

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



LA

# GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

*Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.*

---

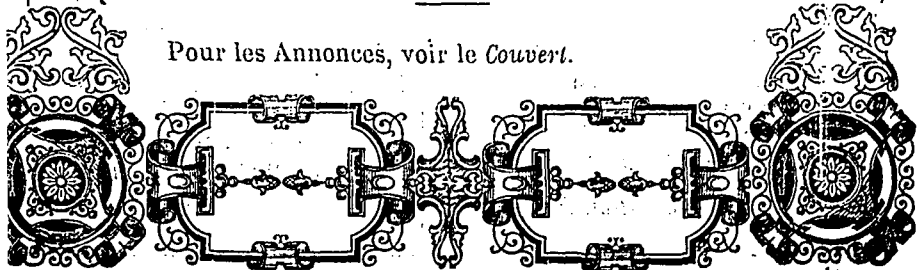
Vol. IX    1er Novembre 1878.    No. 21

---

## Sommaire.

	PAGES.
<b>Littérature.</b>	
Le Lis taché de Pourpre (Legende).....	281
<b>Histoire.</b>	
La Mère Marie de l'Incarnation, (Suite),.....	287
<b>Rédaction.</b>	
Repos du Dimanche.....	289
Avis aux Abonnés.....	292
Abonnements payés.....	292

Pour les Annonces, voir le Couvert.



# La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 12 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 300 pages de matières variées, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—**Une Piastre** par Année, y compris les frais de poste.  
Payable d'Avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

## Bulletin des Annonces.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le Couvert de la *Gazette des Familles* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

### ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de toutes les bourses.

LES

**Meilleurs Instruments**

AUX PRIX

**LES PLUS RÉDUITS.**

**Pianos et Orgues**

de la Maison

**" CORNISH. "**

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour, s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent avant que vous n'ayez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

**CORNISH & Cie.,**

Washington, New-Jersey.

### LE PAPE LEON XIII

*Elu par le Conclave comme le  
digne successeur de Pie IX.*

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

**SUPERBE PORTRAIT**

DE

**Notre St. Père Léon XIII**

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presqu'au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

**GARRETT & MITCHELL,**

Éditeurs, Cincinnati, O.

Abonnement.

\$1

Par Année.

FOI et PATRIOTISME.

LA

Paraissant le

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

# GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

## Littérature.

### Le Lis taché de Pourpre.

#### LÉGENDE.

Nous sommes en plein mois de mai, ce mois charmant consacré à la Vierge Marie, tout embaumé de parfums ; n'est-ce pas un cadre tout naturel pour la légende de la plus pure des fleurs, du lis, particulièrement consacré à la Vierge immaculée ?

Racontons donc cette légende, et qu'elle soit un hommage de plus qui monte vers le trône de la glorieuse patronne du mois de mai.

Il y a de cela près de quatre siècles, dans un couvent d'Er-furth, en Allemagne, frère Jean récitait son rosaire à la nuit tombante, en gardant la porte du monastère des Augustins,

lorsqu'une main frappa timidement au dehors.

—Qui est là ? demanda le frère portier.

—Ouvrez au nom de Dieu, répondit une voix.

—Que voulez-vous ?

—Me consacrer au Seigneur.

—Amen, fit le religieux en retirant le verrou.

Un jeune homme entra ; sa chaussure était usée par la route, ses habits couverts de poussière, ses traits fatigués, mais son regard plein d'énergie.

—Venez, mon frère, que je vous présente à notre Supérieur, dit le moine.

L'inconnu le suivit sans hésitation à la cellule occupée par le Père Staupnitz, vicaire général de l'ordre des Augustins :

—Qui êtes-vous, mon enfant ? demanda le Supérieur.

—Je suis docteur de l'Université, répondit le postulant qui,

dépliant le petit paquet enfermé dans un linge, en retira une robe de docteur et une bague qu'il remit au Supérieur, en disant : J'ai conquis ceci par mon travail, mais j'y renonce comme à une vanité mondaine, renvoyez tout.

—Que voulez-vous donc ?

—Renoncer à la terre pour ne m'occuper que du ciel ?

—Votre nom ?

—A partir d'aujourd'hui frère Martin, si vous m'agréez.

Une cellule lui fut donnée contiguë à celle du frère Jean. Plusieurs jours se passèrent.

La ferveur du jeune postulant, entré en religion contre la volonté de son père Hans, le Thuringien, était si grande que le moine Jean s'était pris d'admiration pour ce jeune homme qu'il regardait comme un saint.

—Notre cher Martin ira loin, répétait-il au Père Staupnitz.

—Veillez et priez pour qu'il n'aille pas trop loin, répondait celui-ci, plus effrayé qu'édifié par l'exagération de cette piété inquiète et fébrile.

Rien cependant, pendant plusieurs mois, ne parut justifier ces craintes ; frère Martin avait bien parfois quelques moments d'orgueil, mais pour dompter ce défaut, il jeûnait, se flagellait, passait les nuits en prières et se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde.

Parfois, dit son historien, il

quittait le couvent au lever du soleil, s'enfonçait dans la campagne et, au pied d'un arbre où il s'asseyait, il prêchait la parole de Dieu aux bergers, puis méditait au son de leur musique champêtre. Le soir, il rentrait dans sa cellule solitaire, se remettait en prière et s'endormait au bruit de cette petite fontaine dont l'eau, coulant par mille canaux, allait mouiller les rosiers du couvent.

Cette vie austère, la régularité de cette conduite finirent par triompher des appréhensions du Père Staupnitz, qui permit au jeune religieux de prononcer ses vœux et de recevoir les Ordres, la même année (1507).

—Promettez-vous, lui demanda le prélat ordonnant, de vivre et de mourir dans le sein de l'Église catholique, notre bonne mère ?

—Je le promets, répondit-il à haute voix.

## II.

Le 2 mai 1507, le frère Jean obtint la permission de servir la première messe, célébrée par son ami.

—Il me semble descendre du ciel ; disait-il ensuite ; la piété du frère Martin m'y avait transporté parmi les bienheureux.

Le sacerdoce exaltait l'imagination du nouveau prêtre ; il tremblait de n'être pas assez pur pour son auguste ministère ; ses

austérités redoublaient, il passait sa vie dans les larmes et le tremblement, et ne retrouvait un peu de calme que lorsque avec l'humble portier il allait s'agenouiller devant la statue de la Mère des anges.

Mais ce calme ne durait pas : le serpent, un moment foulé aux pieds, relevait la tête et faisait entendre de nouveaux sifflements ; les doutes, les tentations renaissaient, les larmes recommençaient à couler, le frère Jean redoublait de prières.

Il ne se doutait pas que ces larmes étaient non pas des larmes de pénitence, mais de rage, que ces doutes et ces tentations naissaient d'un orgueil immense, de cet orgueil qui des anges de lumière avait fait des démons de l'enfer.

Pour assoupir la fièvre de cet esprit ardent inquiet, incapable de soumission vraie, son supérieur, le Père Staupnitz, l'envoya à Rome.

En le voyant partir, le bon frère Jean l'embrassa en versant des larmes : Là-bas, lui dit-il, vous retrouverez la paix du cœur, ici je prierai pour vous ; si de nouvelles tentations vous assiègent, n'oubliez pas la divine vierge Marie.

Le moine partit, et plusieurs années s'écoulèrent, le couvent d'Erfurth ne l'avait pas revu ; il était pourtant revenu en Alle-

magne ; son nom, entouré d'une triste célébrité, remplissait toutes les bouches, la renommée s'était emparée de lui, elle publiait dans tout l'univers la révolte de l'augustin MARTIN LUTHER.

Pauvre frère Jean ! le chagrin avait dégarni ses tempes, blanchi la couronne de ses cheveux, maigri ses traits, courbé sa taille, rougi ses yeux ; à chaque nouvelle révolte de son ami, il se penchait davantage.

Voyez donc, disaient en ricanant les bourgeois frondeurs imbus des idées nouvelles, frère Jean a perdu son trésor.

D'autres plus hardis lui demandaient : Eh ! brave homme, que cherchez-vous donc ? Serait-ce la foi de messire Martin Luther ?

Lui cherchait le salut de son ami, et de toute la force de son âme priait la Vierge, refuge des pécheurs.

— Oh ! s'il n'avait pas oublié notre bonne Mère, répétait-il avec douleur.

Luther n'avait pas oublié la mère de Dieu, il s'était révolté contre elle. Bourrelé par les remords, mais aiguillonné par son inconcevable orgueil, il marchait à grands pas dans la voie de la perdition, entassant erreur sur erreur, répondant par l'outrage et la violence aux paternelles remontrances de Léon X et amoncelant sur sa tête un orage

d'où allait s'échapper la foudre.

Ce fut en 1520 que l'orage éclata : une bulle, fulminée par le souverain Pontife, vint foudroyer l'édifice de mensonge que l'augustin révolté élevait en face du temple éternel de la vérité.

Ce jour-là, le frère Jean alla trouver ses supérieurs et leur demanda la permission de tenter un dernier effort auprès de son ancien ami.

Le Père Staupnitz poussa un soupir, mais ne voulut pas refuser.

Le religieux prit son bâton, son rosaire, et se mit en route.

L'effet produit par la bulle, en Allemagne, était prodigieux ; on en parlait partout, le petit nombre approuvait la juste condamnation du moine révolté, mais la plupart, car le vent de la révolte avait soufflé, prenaient parti pour frère Martin et criaient :

—A bas l'Ante-Christ ! A bas la Babylone moderne ! Vive la Réforme !

A mesure que le voyageur avançait vers Wittemberg, où se trouvait le réformateur, la tempête grossissait.

—Notre Martin ne cédera pas, disait-on dans des groupes animés ; l'Allemagne n'est pas faite pour être l'esclave de l'Italie.

« Il mettra la bulle du pape sous le talon de sa botte et l'écrasera comme un insecte. »

Ces paroles serraient le cœur

du religieux et, dans son désir d'arriver, il marchait toujours sans songer à la fatigue, à la soif, à la faim, à ses pieds blessés qui laissaient aux pierres du chemin leur trace sanglante.

—Bonne Mère, donnez-moi la force de terminer mon voyage et de ramener dans votre bercail cette brebis égarée, répétait-il.

Enfin à l'horizon se profilèrent les clochers lointains de Wittemberg ; le soir du 9 décembre, le voyageur épuisé entra dans la ville ; une heure après, il était aux genoux de son ami, le suppliant avec sanglots de se soumettre.

Un instant le cœur de Luther fut ébranlé, mais se redressant dans son orgueil et ne voulant pas céder, l'hérésiarque repoussa son ancien ami avec violence et le fit jeter à la porte.

### III.

L'hiver avait déjà pris possession des provinces allemandes, les frimats couvraient la terre, la bise âcre et froide pleurait dans les rues désertes, le vieillard expulsé ne songea pas à chercher un logis ; il demeura devant la porte inhospitalière, prosterné le front dans la neige et versant des larmes amères que la gelée figeait à ses paupières.

Insensible aux morsures du froid, l'augustin désolé enten-

daït résonner à ses oreilles les paroles prophétiques du Père Staupnitz : Veillez et priez pour que frère Martin n'aïlle pas trop loin.

Il veilla donc en priant.

Il était trop tard.

Le lendemain, la porte de l'excommunié s'ouvrit enfin, et sur le seuil parut Luther, revêtu de sa robe de docteur, le front rayonnant d'un éclat sinistre ; il descendit dans la rue portant sous son bras la bulle de Léon X.

Des chevaliers sous leur armure, des magistrats revêtus de leurs insignes, des bourgeois, des étudiants, des membres du clergé, venus au-devant de lui, l'acclamèrent.

Le moine Jean se releva sur ses genoux et étendit les bras en disant :

—Frère, il est temps encore, soumettez-vous, au nom de Dieu qui vous jugera, au nom de sa glorieuse mère la vierge Marie, au nom de votre âme ; frère, pitié pour vous, pitié pour moi.

—Arrière le vieux fou ? rugit la foule. Vive Martin Luther, à bas l'Ante-Christ !

Un chevalier frappa le religieux de son gantelet de fer et l'écarta violemment pour ouvrir passage au docteur, qui continua sa route sans jeter un regard sur son ancien compagnon.

## IV.

A la porte orientale de Wittenberg un vaste bucher s'élevait, entouré par la foule, des rangs de laquelle partit une immense acclamation quand parut le révolté.

Lui, imposa silence de la main et fit signe au bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle, qu'il montra aux spectateurs, et la jeta au feu en criant :

—Tu as troublé la maison de Dieu, c'est pourquoi tu seras livré au feu éternel.

A ce moment fatal une protestation avait eu lieu, tout auprès de Luther : un moine, portant lui aussi la robe des augustins, s'était dressé tout à coup, pâle, maigre, sanglant, et s'attachait au manteau du docteur pour le retenir.

Cinquante bras s'élevèrent à la fois sur l'insolent, qui disparut au milieu du groupe dont les sauvages clameurs étouffèrent sa voix.

Tout était fini lorsque le vieillard désolé reprit, le lendemain, la route d'Erfurth.

A partir de ce jour funeste, frère Jean n'ouvrit plus la bouche que pour répéter :

—Vive la glorieuse Vierge Marie !

Nul n'entendit de lui une autre parole.



Ses jours et ses nuits, il les passait en prières.

On ne l'appelait plus que le fou.

La Réforme poursuivit son œuvre ; elle couvrit l'Allemagne de ruines et fit couler des torrents de sang.

Au pillage des églises, aux sacrilèges monstrueux, on mêlait le massacre des prêtres et des religieux.

Un jour, une bande d'iconoclastes envahit avec des cris sauvages le couvent d'Erfurth.

Les moines avaient fui ; il n'en restait qu'un ; les assassins le trouvèrent à genoux devant la statue de la Vierge, sur une dalle que ses genoux avaient usée.

On le frappa, on le foula aux pieds ; il ne fit pas entendre un gémissement ; il répétait.

—Vive la glorieuse Vierge Marie !

—A bas l'idole ! rugit un des bandits en frappant avec sa masse de fer la statuette qu'il brisa par le milieu.

Le buste de la Vierge avec l'Enfant-Dieu dans ses bras tomba la face contre terre.

A la vue de cet attentat, le religieux, que l'on croyait mort, se releva tout à coup ; ses yeux brillèrent d'une flamme terrible, ses bras, se détendant comme un ressort, écartèrent les furieux et, bondissant en avant, il enleva

les débris vénérés, les serra contre sa poitrine et s'enfuit en criant :

—Vive la glorieuse Vierge Marie !

Revenus de leur stupeur les assassins se mirent à sa poursuite ; ils avaient peur qu'il se fût sauvé par le jardin, ils l'y trouvèrent agenouillé devant sa relique et se ruèrent sur lui pour la lui arracher ; mais lui l'avait embrassée de nouveau avec tant de force qu'il fut impossible de l'en séparer.

Alors on le cribla de coups d'épées et de poignards : ses bras restèrent serrés ; il tomba le cœur traversé par une balle sans laisser échapper son trésor.

Les assassins creusèrent un trou à la hâte là où il avait poussé son dernier cri de *vive la Vierge Marie* avec son dernier soupir ; puis ils jetèrent cadavre et marbre dans la fosse sur laquelle il piétinèrent, pensant que du fou il ne serait plus question.

Les hommes l'oublièrent, en effet, mais la Vierge Marie se souvint de son serviteur

Au printemps suivant, une énorme touffe de lis poussa dans le jardin dévasté, recouvrant la tombe du martyr ; peut-être n'aurait-on pas remarqué ces fleurs superbes sans une particularité qui attire vivement l'attention : leurs robes, au lieu d'être comme toujours d'une

blancheur immaculée, se faisaient distinguer des autres fleurs de leur espèce par des taches d'un rouge vif et étaient, dit un vieux chroniqueur, *comme aspergées par rosée de sang.*

Cette couleur si extraordinaire qu'à beaucoup elle parut surnaturelle fit grand bruit et occasionna un grand concours de peuple qu'effrayait le prodige. Pour y mettre fin, les magistrats luthériens ne trouvèrent rien de mieux que de faire arracher le lis ; mieux eût valu pour eux n'y pas toucher, car les hoyaux, soulevant la terre pour arriver aux racines découvrent, dit la tradition, une tête de mort d'où sortait la tige principale, et près de cette tête, entre deux mains décharnées, le buste mutilé de de la Vierge d'Erfurth.

De ce moment, chacun vit dans cette manifestation de la puissance céleste en faveur d'un des plus courageux confesseurs des grandeurs de la Vierge sans tache une preuve de plus de la vérité du dogme enseigné par l'Eglise et de la fausseté d'une doctrine qui prétend ravir à la Reine du ciel le titre de Mère de Dieu.

“ En sorte que par ainsy le très-humble et admirable frère Jean continua, quoique estant mort, à prescher ainsy plus efficacement que n'avait fait en sa vie périssable la grandeur et di-

gnité de la benoîte Vierge Marie, qui par son intercession et adjuvance nous obtienne miséricorde au tribunal de son divin fils. AMEN. ”

Telle est la légende du lis tacheté de sang que, dans plusieurs parties de l'Allemagne, on nomme encore le lis du moine Jean.

A. DE LAMOTHE.

---

## Histoire.

---

### LA MÈRE

**Marie de l'Incarnation,**

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

(Suite.)

#### CHAPITRE IX.

Les Ursulines, ayant dit adieu à leurs tendres et généreuses amies de l'Hôtel-Dieu, s'établirent dans la maison de madame de la Peltrie. Dans ce petit local qui n'avait que deux chambres, elles durent trouver chapelle, classe et parloir, cellules, réfectoire et cuisine. Là aussi était l'infirmerie. Il en fallait une, parce qu'il y avait une religieuse dont la vie s'éteignait peu à peu au milieu de ces émotions, des privations et des souffrances. Or, l'infirmerie était un des lits

placés sur des tablettes et accolés les uns au-dessus des autres à la muraille, comme les rayons d'une bibliothèque; et la religieuse qui souriait à la souffrance et à la mort dans l'un de ces casiers était la sœur Marie de Saint-Joseph, fille d'un châtelain millionnaire, élevée dans la délicatesse, et qui se trouvait alors plus heureuse et plus riche que tous les membres de sa famille ensemble.

Elle mourut le jeudi de Pâques 1652, âgée de trente-six ans, entre les bras de la Mère Marie de l'Incarnation, dont elle avait été la première compagne et la fidèle amie. Au moment même où elle venait de quitter cette vie, elle apparut à une sœur converse de Tours, nommée Elisabeth, qui l'avait élevée toute jeune. Elle lui dit en la réveillant: "Ma chère sœur Elisabeth, préparez-vous au voyage, car il est temps de partir." La sœur se lève, se rend aussitôt chez la Supérieure et lui dit: "Certainement la Mère Marie de Saint-Joseph est morte; elle vient de m'avertir qu'il faut que je me prépare à mourir aussi." En effet, la sœur tomba malade presque aussitôt et mourut treize jours après.

Le séjour de la communauté des Ursulines dans la petite maison de madame de la Peltrie ne pouvait être que provisoire; il fallait évidemment ou rebâtir le monastère incendié ou renoncer

à l'œuvre du Canada, et, par conséquent, revenir en France. Un bon nombre d'amis des Ursulines croyaient ce dernier parti seul praticable, et ils alléguaient le désastre qui venait d'arriver comme une preuve manifeste que telle était l'intention de la Providence. Mais la Mère de l'Incarnation demeura inébranlable contre toutes les sollicitations. Pleine de confiance en Dieu et résolue de tenir la promesse qu'elle avait faite à ses chers Hurons, elle tint ferme pour la reconstruction. Elle faisait remarquer à ses amis de France que les maisons religieuses étaient de la plus grande importance pour la colonie, et qu'il ne s'agissait pas seulement des intérêts d'une communauté. "Il faut que vous sachiez, écrivait-elle à son fils, que si une seule quittait, cela serait de nature à décourager la plus grande partie des Français qui n'ont persévéré qu'en considération des maisons religieuses et par leur moyen. De plus, les filles françaises ont encore plus besoin, en un sens, de l'éducation qu'elles reçoivent de nous que les sauvages: car les Révérends Pères peuvent suppléer pour celles-ci; mais ils ne le peuvent pour les autres."

Sans attendre que tout le monde fût d'accord, ce qui ne serait jamais arrivé, elle mit la main à l'œuvre. Elle monta elle-même

sur les décombres, suivie de ses sœurs, et elle commença le déblaiement; des ouvriers continuèrent ce travail et, le 19 mai 1651, on posait la première pierre du nouveau monastère. Trois semaines après, la Mère de l'Incarnation était nommée de nouveau Supérieure, la communauté ayant cru, avec raison sans doute, que nulle autre ne pouvait plus convenablement être mise en face des immenses difficultés de la situation.

Elle sut venir à bout de tout d'une manière qui semble vraiment miraculeuse. Mais pourtant que de difficultés et d'obstacles de tout genre à surmonter! "Pour commencer, disait la vénérable Mère, les Pères jésuites nous ont prêté huit mille livres; en ce moment nous en devons bien quinze mille, et, avant que notre bâtiment soit achevé, nous en devons bien vingt mille, sans parler des accommodements du dedans et des meubles.

"Il faut que je vous dise encore qu'il semble que notre bon Dieu veuille triompher de nous en nous réduisant à l'extrémité. Croiriez-vous que pour quarante à cinquante personnes que nous sommes, y compris nos ouvriers, nous n'avons plus que pour trois fournées de pain, et nous n'avons nulles nouvelles des vaisseaux qui apportent des approvisionnements à ce pays."

Malgré tout cela, les travaux avançaient avec une telle rapidité, que le 29 mai 1652, un an et dix jours après la pose de la première pierre, la communauté s'installait dans le nouveau monastère. Comment en si peu de temps et sans nulles ressources, pour ainsi dire, était-on parvenu à un tel résultat? Voici l'explication qu'en donne la Mère Marie de l'Incarnation.

(A continuer.)

---

## La Gazette des Familles.

---

OTTAWA, 1er NOV. 1878.

---

### Repos du Dimanche.

Avant de placer sur la terre l'homme, cet être privilégié, qui devait porter en lui l'image et la ressemblance de Dieu, et former l'anneau unissant la créature au Créateur, le Tout-Puissant, agissant en père plein de bonté et de munificence, prit soin de préparer à l'homme, une demeure digne de lui, suivant ce qu'en dit si correctement le rédacteur du *Propagateur Catholique* de la Nouvelle-Orléans.

Six jours furent employés à ce magnifique ouvrage, chacun de ces jours ajoutant une perfection de plus à l'univers.

Enfin l'homme est créé, le sixième jour, et l'œuvre du Créateur si grande, si belle, si har-

monieuse est complétée. Dieu la considère dans son ensemble ; et son regard approbateur donne à la nature entière la stabilité pour des siècles. Il entre dans le repos, le septième jour, le bénit, le sanctifie, et ordonne que dans la suite des âges, un jour par semaine soit mis à part en souvenir et en reconnaissance de la création et de ses bienfaits.

Nous aimons à rappeler cet acte de naissance du genre humain, qui fait remonter l'humanité entière et chacun de ses membres, non pas seulement à un homme illustre ou à une dynastie fameuse dans l'histoire, mais à Dieu lui-même.

C'est notre titre de noblesse, auprès duquel tous les autres peuvent être considérés comme de peu de valeur.

Mais, suivant l'adage connu : "*Noblesse oblige*" l'homme bien né doit suivre, en tout ce qu'elles ont de beau, les nobles traditions de ses ancêtres, sous peine de dégénérer et de s'avilir.

Le repos et la sanctification d'un jour par semaine, est une de ces traditions appuyées sur la loi naturelle, inscrites dans le cœur de l'homme et fidèlement transmises depuis le commencement du genre humain jusqu'à nos jours.

Fidèles à l'impulsion donnée par le Créateur, tous les peuples, toutes les nations de la terre, dans

l'antiquité comme dans le monde moderne, les moins civilisés comme les plus avancés dans ce qu'on appelle le progrès humanitaire, ont divisé le temps en périodes de sept jours et ont gardé cette division, vestige et preuve de la loi primitive.

Aux jours néfastes de la grande Révolution Française, à la fin du dernier siècle, des impies poussés par la rage de tout changer et de tout bouleverser, et surtout par la haine de Dieu et de la Religion, ont essayé de changer le système et de faire des semaines de dix jours. Leur audacieuse entreprise a été un complet fiasco, et restera dans l'histoire comme un exemple d'une utopie haineuse et déraisonnable, dont la mise en pratique a démontré la folie.

Sans entrer dans les détails prouvant la nécessité de sanctifier le dimanche, pour entretenir la vie de l'âme, la vie religieuse et même la vie sociale, nous nous permettrons une simple réflexion sur la vie matérielle, sur la vie du corps.

Dieu, le Créateur, sait ce qu'il a fait, il sait comment il a constitué le corps de l'homme, et jusques à quel point sa créature peut supporter le travail... L'horloger qui a construit une pendule nous dit : Ce mouvement marchera huit jours ; au bout de ce temps, il faudra le remonter... On ajoute foi à la parole de l'hor-

loger... Dieu, l'auteur de notre nature, du corps humain composé de tant de ressorts et d'éléments divers nous dit : " Tu travailleras pendant six jours, mais repose toi le septième... Pour quoi ne pas ajouter foi à la parole infallible du Créateur ? Hélas que de maladies et d'infirmités, combien de générations étiolées et flétries, combien de douleurs précoces envahissent les travailleurs les plus robustes, ne sont que des conséquences naturelles de la violation de la loi du repos du dimanche !

Après la désobéissance de nos premiers parents dans le paradis terrestre, l'homme, maudit de Dieu, fut condamné à manger son pain à la sueur de son front, à cultiver péniblement la terre qui ne produirait d'elle-même que des ronces et des épines.

Cependant la sentence rigoureuse de la divine justice donnait encore un champ libre à l'infinie miséricorde, et, au lieu de laisser ce châtement du travail peser lourdement sur Adam et ses descendants comme un joug inexorable et constant, Dieu voulut que les fronts courbés vers la terre se relevassent un jour par semaine, et que, par un repos salutaire et sanctifié par la prière, l'homme interrompit, sans danger pour lui, le travail auquel il était condamné.

Quel aberration de l'esprit de

ne pas vouloir comprendre cette trêve amoureuse que la bonté du Seigneur accorde à nos laborieux !

Avec six jours de travail et un jour de repos, Dieu a promis de suffire aux besoins de l'homme, de lui donner la paix, la joie, la tranquillité et le bonheur auxquels il peut prétendre sur la terre.

Que l'homme se laisse entraîner par l'avarice, par un penchant trop grand pour les biens de ce monde ; sous le prétexte qu'il doit manger tous les jours, qu'il travaille tous les jours ; l'homme sera-t-il le maître de la Providence ? Arrive une maladie, une infirmité qui le cloue sur un lit de douleur, et forcément, il gardera ce repos que l'amour divin lui imposait. Les orages, la sécheresse, les insectes, épidémie et cent autres fléaux obéissent à Dieu et non à l'homme, et peuvent détruire en un instant le fruit de longues années de travail.

Mais l'ouvrage presse tant... et, si l'on ne fait pas comme les autres, on sera battu par la concurrence.....

A cela nous répondrons en citant les grèves et les longs chômages des ouvriers, si fréquents de nos jours et causés par une extension des heures de travail et une production au-dessus des besoins. Si le jour du Seigneur

était mieux gardé, et les ouvriers traités plus chrétiennement et employés par des patrons moins âpres en gain, la misère serait moins grande.

En terminant, nous citerons à propos du repos du dimanche les éloqu岸tes paroles de M. Ma-caulay, en 1846 :

“ L'homme ! l'homme ! voilà le grand créateur de la richesse.

“ La différence entre le sol de la Campagne et celui du Spitz-bérg est insignifiante, à côté de la différence que présentent deux pays habités l'un par des hommes pleins de vigueur morale et physique, et l'autre par des êtres plongés dans la décrépitude des sens et de l'intelligence. Voilà pourquoi nous (Angleterre) ne sommes pas appauvris, mais au contraire enrichis par ce septième jour que nous consacrons au repos. *Ce jour n'est pas perdu.* Pendant que la manufacture s'arrête, pendant que la charrue dort dans le sillon, pendant que la Bourse est silencieuse, pendant que la fumée cesse de s'échapper de la fabrique, la nation ne s'enrichit pas moins que dans les jours laborieux de la semaine. L'homme, la machine des machines, celle auprès de laquelle toutes les inventions des Watt et des Awrkwright ne sont rien, se répare et se remonte, si bien qu'il retourne à son travail, le lundi, avec l'intelligence plus claire,

plus de courage à l'œuvre et une vigueur renouvelée. Jamais je ne croirai que ce qui rend une population plus forte et plus sage, puisse finir par l'appauvrir.”

#### Aux Abonnés.

*Nous prions nos abonnés de nous adresser par lettre enregistrée le prix de leur abonnement (\$1.00), pour la présente année. Ceux qui doivent l'abonnement de l'année dernière (1877), sont priés d'ajouter 60 centins, en estampilles ou en argent. Les reçus sont donnés dans la feuille même.*

L'ADMINISTRATION.

#### Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

##### Pour l'année 1877.

MM. O. Marmette, Québec... .. \$0.60  
Elie Vinet, Putnam, E. U.... 2.00

##### Pour l'année 1878.

Mess. J. E. Panneton, St. Grégoire \$1.00  
“ A. McPherson, Port-Félix... 1.00  
“ N. Vézina, Trois-Pistoles... 1.00  
MM. Laz. Lemay, Lotbinière..... 1.00  
Frs. Michaud, “ ..... 1.00  
A. K. Barbeau, Montréal..... 1.00  
Cyp. Dionno, Ste. Marie, E.U 1.00  
Aug. Nourri, “ “ “ 1.00  
O. Marmette, Québec..... 1.00  
Geo. Paré, St. Thomas..... 1.00  
Jos. Hamel, Ste. Croix, \$6.00  
pour les personnes suivantes :  
Jos. Boisvert, Ste. Croix..... 1.00  
Narc. Boisvert, “ 1.00  
Jos. Bédard, “ 1.00  
Pierre Lachance “ 1.00  
Révd. S. Belleau, “ 1.00  
MM. Hon. Gilbert, St. Arsène..... 1.00  
Thomas Trudel, Nicolet..... 1.00  
Narcisse Tavernier, Maria... 1.00

ABONNEMENT

\$2

Par Année.

# FOYER DOMESTIQUE,

PARAISSANT

le 1er de  
chaque mois.

## Journal Littéraire, Historique, Artistique et Biographique.

Chaque numéro renferme 48 pages de matières à lire, double colonne, comprenant des *Récits, Voyages, Causeries, Littérature, etc.*, etc.

Ce Journal est particulièrement destiné à propager la bonne littérature au sein des Familles catholiques, et il est rédigé en vue d'éclairer et de plaire tout à la fois, par une série de lectures variées.

### UN MORCEAU DE MUSIQUE CHAQUE MOIS.

On s'abonne chez les Agents spéciaux, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

On peut fournir tous les numéros des deux premières années.

## Machines à Coudre

DE

# WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

*Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862), Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).*

Les Machines à Coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des Couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.

2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effrite et ne se découdra.

3. Economie du fil.

4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.

5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.

6. Simplicité et perfectionnement de construction.

7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays, avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les Machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de Machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prête à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement. Pour notre fidélité à cet égard, nous en appelons aux milliers qui se servent de nos Machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent :

Nos. 1 et 3, Place d'Armes, Montréal.



L E

**PORTRAIT DE Mgr. CONROY**

*Délégué Apostolique en Amérique,*

Est en vente aux bureaux de la *Gazette des Familles*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

**HISTOIRE**

DES

**INSTITUTIONS CHARITABLES**

DU

**CANADA.**

*Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.*

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1<sup>re</sup> Livraison est maintenant en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à  
**STANISLAS DRAPEAU.**

**Les Machines à Coudre**

**“SINGER,”**

**281, Rue Notre-Dame,**

**MONTREAL.**

La nouvelle *Machine à Coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir:

En 1871	la vente fut de.....	181,260
En 1872	do do .....	219,758
En 1873	do do .....	232,444
En 1874	do do .....	241,679
En 1875	do do .....	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non-seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points; et le moment d'après, cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlieur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la Machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires* illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat de Machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'agent :

281, rue Notre-Dame, Montréal.

Ou à l'agence d'Ottawa,

156, Rue Sparks.